

Séminaire de préparation – Mardi 7 janvier 2020

L'Éthique de la psychanalyse

Patricia Le Coat, Leçon VIII, Texte – Discutant Martine Lerude

Patricia Le Coat – Continuons la lecture de ce séminaire qui se construit déjà avec une puissance extraordinaire, qui semblerait aboutir à une révision fondamentale de ce qui concerne l'essence de la psychanalyse. Une éthique de la psychanalyse.

Il s'agit donc d'un séminaire qui interroge les concepts freudiens de la psychanalyse et ses dérives et leur impose un tournant radical. Freud avec Lacan, c'est reformuler l'éthique de la psychanalyse. « Je vous fais ici l'Éthique de la psychanalyse » nous annonce Lacan.

Le chapitre VIII ouvre à la difficulté voire même errance qu'induit une certaine approche psychanalytique et donc éthique à partir de *das Ding* chez Freud.

Car l'éthique se définit par l'articulation de l'individu à un objet à partir de laquelle s'organise pour lui tout rapport social.

Le *das Ding*, la chose ainsi concernée, n'est pas l'objet ... ce n'est pas l'objet nommé *a* de Lacan. Ce ne sont pas le même rapport du sujet à l'inconscient, à son lien social qui y est en jeu.

Alors permettez-moi de commencer cette lecture par sa fin et de le renouer avec son début :

« Eh bien, ce petit apologue de la révélation de la Chose au-delà de l'objet vous montre évidemment une des formes, en tout cas la plus innocente, de la sublimation. Peut-être pouvez-vous y voir pointer en tout cas, et sous une forme qui n'était peut-être pas celle qu'on peut attendre d'abord, en quoi, mon Dieu, la société peut s'en satisfaire. Si c'est une satisfaction, dans ce cas en tout cas, c'est une satisfaction qui ne demande rien à personne. »

Lacan propose un tour freudien autour du *das Ding* qui est largement traduit par « la Chose », une notion apportée et nommée par Freud.

Sa portée, sa fonction et son usage, son maniement en psychanalyse, ne sont pas dénués d'effets sur le spectre analytique. En effet, il va citer l'exemple de l'école kleinienne et celui d'Ella Sharpe... et de ses interprétations. La Chose y sera positivée afin de restituer un sujet de la plénitude ...

C'est dans *l'Esquisse d'une psychologie scientifique*, 1895, que *das Ding* figure à quatre reprises sans pourtant constituer le sujet principal du travail de Freud.

Lacan s'en inspire et le restitue sous la forme d'un intérieur exclu, une part psychique, inassimilable, une donnée « tout à fait essentielle » à laquelle il faut attribuer sa juste place selon Freud.

Mais quelle est cette place que Freud attribue à cette Chose ? Supposons que nous ayons lu le texte voici donc les extraits concernant *das Ding*. ¹

¹ „Zu Beginn der Urteilsleistung, wenn die Wahrnehmungen wegen ihrer möglichen Beziehung zum Wunschobjekt interessieren und ihre Komplexe (wie bereits geschildert) in einen unassimilierbaren Teil (**das Ding**) und einen dem Ich aus eigener Erfahrung bekannten Eigenschaft, Tätigkeit zerlegen, was man Verstehen heißt, ergeben sich für die Sprachäußerung zwei Verknüpfungen. Erstens finden sich Objekte -Wahrnehmungen die einen schreien machen, weil sie Schmerz erregen, und es stellt sich als ungeheuer bedeutsam heraus, daß diese Assoziation eines Klanges (der auch eigene Bewegungsbilder anregt) mit einer sonst zusammengesetzten Wahrnehmung dies Objekt als feindliches hervorhebt und dazu dient, die Aufmerksamkeit auf die Wahrnehmung zu lenken.
...

Toujours fidèle lecteur de Freud, Lacan ouvre ensuite un texte plus tardif : « Pulsions et destin des pulsions » de 1915 et butte sur le *Real-Ich*, que Freud articule (dès 1911 d'ailleurs) au *Lust-Ich* en tant qu'élément de l'évolution de ce dernier. Comme si une part de cette *Lust*, que nous pouvons traduire aussi bien par désir, envie et jouissance, s'y trouvait déviée, récupérée sous un autre aspect par un *Real-Ich*...

Dès les premières minutes de cette leçon Lacan sépare son enseignement de celui de Freud en insistant sur les dimensions du symbolique et du réel dont il forgera petit à petit sa juste place. C'est dans la *Verneinung*, le moins phi qu'il situe la clé qui donne accès à un espace inconnu, celui que Freud cherche à approcher avec le champ de l'imaginaire, le système phi, qui abrite la *Vorstellungsrepräsentanz*, traduit par le représentant de la représentation. ²

C'est en 1915 dans son texte « L'inconscient » dans le troisième chapitre : « Sentiments inconscients », que Freud introduit une « *Triebregung*, une manifestation pulsionnelle, *deren Vorstellungsrepräsentanz*, (je traduis ceci par dont la représentabilité, la trace de la représentation, la représentation imaginaire) bref, les représentants de la représentation, est inconsciente. »

Lacan s'applique à étudier de près comment, à partir de quel moyen Freud va aborder son *das Ding*, cette chose qu'il trace si méticuleusement à partir d'une psychologie, dont il dit qu'il s'agit d'une psychologie en tant que science de la nature. Atomique, répond Lacan.

Il y a bien des risques à emprunter une telle voie dans l'approche de qui se nomme ainsi donc *das Ding*.

Car, ce qui échappe à cette psychologie, appartient à la nature propre de cette affaire. Sa matière, c'est le psychisme, et sa texture est celle du discours. Sa logique, celle de la chaîne signifiante, et son essence c'est la *Verneinung*, la négation, la division. La perte. C'est en tant que tiers articulé entre non pas le *Real-Ich* (celui du fantasme) et le *Lust-Ich* (celui des pulsions) mais entre deux signifiants.

La psychologie des affects telle que Freud la pratique maladroitement par exemple dans *Malaise dans la culture* ³ et telle que ses disciples la cultivent, passe à côté du fait que le signifiant n'est pas un signe ni un signal. Le signifiant ouvre le champ du symbolique et indique dans l'enchaînement signifiant la présence du réel. Non pas celui de la *Lust*, plaisir ou des jouissances mais celui qui ouvre sur la question du désir.

Voici la tentative de Lacan de replacer cette *Ding* freudienne dans une dimension Autre loin de la métapsychologie des affects, de la description dynamique et énergétique ou économique voire qualitative des affects. Une impasse, dit Lacan. L'exemple cité est celui de la colère, qui témoigne d'un défaut du symbolique, d'un échec dans une corrélation attendue entre un ordre

*Und so sondert sich der Komplex des Nebenmenschen in 2 Bestandteile, von denen der eine durch konstantes Gefüge imponiert, als **Ding** beisammen lebt, während der andere durch Erinnerungsarbeit verstanden, d. h. auf eine Nachricht vom eigenen Körper zurückgeführt werden kann.*

...

*Was wir **Dinge** nennen, sind Reste, die sich der Beurteilung entziehen.*

...

*Dadurch sondern sich die Wahrnehmungskomplexe in einen konstanten, unverstandenen Teil, das Ding, und einen wechselnden, verständlichen, die Eigenschaft oder Bewegung des **Dinges**. Indem der Dingkomplex in Verbindung mit mancherlei Eigenschaftskomplexen, diese in Verbindung mit mannigfachen Dingkomplexen wiederkehren, ergibt sich eine Möglichkeit, die Denkwege von diesen beiderlei Komplexen zum gewünschten Ding-Zustand gleichsam in allgemein gültiger Weise und abgesehen von der jeweils realen Wahrnehmung auszuarbeiten.“*

² Dans « L'Esquisse d'une psychologie » le système Φ phi et ψ psy forment respectivement un système neuronal transparent qui ne fournit aucune résistance et ne retient rien et qui pourtant sert à la perception, le système Φ et en ce qui concerne l'autre système, système ψ psy, opaque et résistant, constitue un lieu qui ne laisse rien filtrer et porte en soi le souvenir. Il correspond au lieu des processus psychiques en soi.

³ La peine et l'angoisse : Von drei Seiten droht das Leiden, vom eigenen Körper her, der, zu Verfall und Auflösung bestimmt, sogar **Schmerz und Angst als Warnungssignale** nicht entbehren kann, von der Außenwelt, die mit übermächtigen, unerbittlichen, zerstörenden Kräften gegen uns wüten kann, und endlich aus den Beziehungen zu anderen Menschen. Das Leiden, das aus dieser Quelle stammt, empfinden wir vielleicht schmerzlicher als jedes andere; wir sind geneigt, es als eine gewissermaßen überflüssige Zutat anzusehen, obwohl es nicht weniger schicksalsmäßig unabwendbar sein dürfte als das Leiden anderer Herkunft“.

symbolique et la réponse du réel. Si la castration correspond à l'inscription symbolique d'un tel défaut, le manque reflète la face réelle et la colère se manifeste comme fruit de la frustration, représenté imaginairement par cette petite cheville de l'émotion, qui n'est pas adaptée, ne rentre pas dans le trou (celui où est supposé loger l'objet de la psychanalyse).

Et la passion. Les passions de l'âme ? Nos références philosophiques, Descartes par exemple dans « Les passions de l'âme » Art. 65. L'indignation et la colère. 4

La colère est décidément une passion.

Mais c'est dans un au-delà, dans un autre lieu, un lieu Autre, au-delà du *Lust-Ich* que nous allons chercher à définir : l'autre champ du *das Ding* le champ Autre. Dans ce lieu où la *Vorstellung* de la *Vorstellung*, la représentation de la représentation, la représentabilité ou bien la représentation imaginaire (*Vorstellung*) des éléments signifiants creusent un trou dans le psychisme. Ce trou est à la fois celui dont émerge la jouissance et celui du désir.

Définir ce champ du sujet en tant qu'il est « derrière le sujet » et fonde le sujet, non pas dans la bipartition des affects amour et haine, la bonne et mauvaise volonté, le bien et le mal, mais dans un champ propre au *das Ding*, un champ qui échappe à notre bonne opérationnalité, voilà ce qui constitue une progression au-delà du registre de l'affectivité, au-delà de l'imaginaire en tant que soubassement d'une réflexion analytique.

Lacan exprime à l'occasion avec une lucidité anticipatoire et sur un mode à la fois humoristique, dramatique et pessimiste (en opposition à la philosophie de Leibniz) sa crainte concernant une sorte de fin du monde analytique avec la métaphore d'une arme super puissante et destructrice suspendue au-dessus de nos têtes, fonçant sur nous du fond des espaces et qui pourrait mettre en cause la planète elle-même comme support de l'humanité.

Lisons-y un message adressé à nous, générations suivantes, générations du savoir technologique et de l'intelligence artificielle prônant le respect de cette Chose et de sa juste place. Toute manipulation de ce champ Autre, lieu du langage, lieu de l'inconscient, peut potentiellement mettre en péril la condition du sujet. Cette Chose est porteuse d'un certain savoir sur ce qui constitue le sujet, un savoir différent de ce qui pourrait être l'issu de cette autre chose qui menace le lieu d'où cela pourrait sauter. Cette « petite digression » me semble précieuse et fonctionne comme un appel à nous, psychanalystes du XXIème siècle : sachez la valeur de cet « objet » que je vous confie.

Reprenons notre travail concernant l'essence du *das Ding*. Ou plus exactement ce comment nous avons affaire à lui dans le domaine éthique : ses effets et sa présence son influence sur nos désirs, nos compromis et notre réalité, réalité subjective et collective prise dans le cadre de certaines lois et d'un certain nombre d'exigences civiques, civiles et culturelles.

Ce dont témoigne Hegel avec sa *Phénoménologie de l'esprit* en 1807 : la conscience, la conscience de soi, esprit et savoir absolu.

⁴ « Tout de même le mal fait par d'autres, n'étant point rapporté à nous, fait seulement que nous avons pour eux de l'indignation ; et lorsqu'il y est rapporté, il émeut aussi la colère. »

L'éthique de la psychanalyse comparée à celle de Hegel est une éthique fondée sur un objet qui induit, la différence. Il induit la différence avec la chose freudienne mais aussi d'avec l'esprit philosophique : hégélien voire même platonicien.

Le problème éthique c'est celui de la sublimation dont la fonction essentielle est une fonction restitutive, la création de valeurs socialement reconnues.

Et c'est avec Kant que Lacan tente d'aborder la chose en tant qu'elle est sublimée.

Kant, c'est le devoir « le poids de la raison » : la critique de la raison pratique. La philosophie morale du XVIIIème siècle. La règle universellement applicable pour Kant, c'est le poids de la raison. La raison fait poids. Par quel moyen ? Lacan note le poids du mot *Schmerz*, la peine, chez Kant, la douleur. La douleur (morale) « comme corrélative de l'acte éthique ».

Le récit qui illustre la leçon morale, celui du double apologue (apologue du gibet) associe à tout plaisir son prix : choisir entre la vie et la mort fait entrer la prévalence possible de la raison c'est-à-dire du devoir.

La philosophie pratique kantienne n'est rien d'autre que la formulation philosophique de la morale populaire du XVIIIème siècle. 5

Ainsi Kant, à qui la loi morale s'impose d'abord en tant que donnée de la raison et prime même sur la vie, sur les mobiles sensibles qui nous poussent à vivre, se pose la question : Est-ce la bonne raison ? D'un autre côté il y a le devoir. C'est le poids du devoir qui prime.

Pourtant quelque chose semblerait échapper à Kant. Il ne veut pas entendre que l'attrait pour l'objet Dame cache quelque chose qui puisse être plus fort que la certitude de la pendaison. Qu'il puisse y avoir un quelque chose qui suscite le désir dans une dimension au-delà de toute raison kantienne.

C'est ce que Lacan introduit avec la passion amoureuse, c'est la relation à objet. Un objet inconnu, incorporé par défaut par la Dame, qui du coup reçoit une valeur inestimée. Elle est surinvestie (*Überschätzt*), et prend une certaine signification ... voilà, ce qu'est la sublimation, ce qu'il en est de « certaines conditions de sublimation de l'objet féminin, autrement dit d'exaltation de l'amour ».

Dès lors, deux formes extrêmes, deux bords, ou deux formes de la transgression apparaissent « au-delà des limites normalement désignées au principe du plaisir en face du principe de réalité » et s'annoncent. La sublimation, excessive, de l'objet (du désir) et ce qu'on appelle

⁵ « Supposez que quelqu'un prétende ne pouvoir résister à sa passion luxurieuse quand l'objet aimé et l'occasion se présentent à lui ; on demande si, un gibet se trouvant dressé devant la maison où cette occasion s'offre à lui, pour le pendre aussitôt sa passion satisfaite, il lui serait dans ce cas impossible de dompter son penchant. On ne sera pas long à deviner ce qu'il répondra. Mais demandez-lui si, son prince lui ordonnant, sous menace de la même mort immédiate, de porter un faux témoignage contre un honnête homme qu'il voudrait bien perdre sous de spécieux prétextes, il tiendrait dans ce cas pour possible, quelque grand que puisse être son amour pour la vie, d'en triompher tout de même ? Il n'osera pas assurer s'il le faisait ou non, mais il concèdera sans hésitation que cela lui est possible. Il juge donc qu'il peut quelque chose parce qu'il a conscience qu'il le doit et il reconnaît en lui une liberté qui, sans la loi morale, lui serait restée inconnue. »

communément la perversion dans le second cas, « à savoir que, pour le plaisir de couper la Dame en morceaux, le monsieur accepte l'issue fatale à la sortie ».

Chantons l'amour. Le *Minnesang* en est un exemple culturel de la sublimation. Le terme *Minne* s'appliquait au Moyen-Âge en général dans le but de décrire une sympathie exceptionnelle ou une forme d'adoration pour la Dame. C'est d'abord une « pensée adressée avec bienveillance ». Les relations humaines aussi bien liées à la religion qu'en terme de relations sociales en étaient affectées sur un premier plan amical et enfin sur un plan de plus en plus érotique. Petit à petit le mot venait habiter le champ des rencontres plus charnelles entre hommes et femmes. Cet aspect c'est-à-dire entendre l'acte amoureux constituait à partir de 1170 la thématique centrale de la poésie et du chant nommé *Minnesang*. Cultures et sublimations ne sont pas étrangers l'un à l'autre.

Et pourtant ce qui relève de la réflexion morale pour le philosophe, le religieux et le politique, pour le psychanalyste, l'essence de l'éthique, n'est pas à référer à un Idéal. Elle est à rapporter au réel. Dans l'expérience analytique le réel est certes, le lieu d'où émergent la jouissance mais aussi celui du désir.

Si Freud situe la sublimation comme l'un des destins de la pulsion, distinct de celui du symptôme, c'est à ce titre que certains de ces élèves pratiquent des formes de thérapie que Lacan distingue de toute approche conforme à l'éthique de la psychanalyse. L'éthique de la psychanalyse n'est pas une éthique de la sublimation. Lacan s'efforce à restructurer la *libido* freudienne et la pulsion à partir des termes de jouissance et de désir. L'éthique de la psychanalyse c'est l'éthique du désir.

Reprenons le fil : *das Ding* semblerait être le fil rouge qui guide notre réflexion. Qu'est-ce qui est concerné par la sublimation ? Le *das Ding* ? La relation du sujet à cette chose ?

Comment se fait-il que nous parlions d'un côté de Kant et sa relation impérative à une jouissance bridée par l'interdit et les lois moraux et de l'autre d'une approche perverse directe et crue sans aucune limite ni frein sublimatif ?

Il y a Kant et le *Minnesänger*, la chanson d'amour dans l'espoir de... mais il y a aussi une sorte d'issue fatale si... **et là surgit la question du désir ! S'agit-il du désir, de céder à ou bien céder sur son désir ?** Car ce qui alimente le désir, c'est l'objet et ce désir alimenté par un objet peut être cru et rencontrer de contestations aussi bien chez une femme que chez un homme. D'où la sublimation, une déviation.

De l'autre côté ce qui pousse à la même issue fatale, c'est la pulsion, der *Trieb*, « *Sexualtrieb* » en Allemand avec sa dérive : la perversion.

Lacan rapproche l'un de l'autre : la sublimation excessive de l'objet (passion) et la perversion « pour autant qu'ils ont l'un et l'autre un certain rapport du désir. »

Sublimation et perversion ont-ils une autre ou bien bénéficient-ils de la même moralité ? Avec Kant : au moment de porter un faux témoignage contre *das Ding*, le lieu du désir sublimé est-il comparable voire identique à celui de la position perverse ? Ont-ils une moralité comparable ?

Das Ding n'indique pas seulement le lieu du désir, il indique aussi le lieu de la pulsion. *Der Trieb*. Le *Trieb*, c'est une révélation freudienne et la sublimation opère afin de le dévier de son but premier.

Il s'agit dans la sublimation de donner une certaine forme de satisfaction au *Trieb* (traduit improprement par instinct. Lacan propose pulsion ou dérive) « La pulsion peut trouver son but ailleurs que dans ce qui est son but. » La sublimation ainsi définie se distingue ainsi du mécanisme du refoulement et de ce qu'évoque le compromis symptomatique.

Elle est différente du but premier naturel.

Le *Trieb* n'est pas un instinct. Il a à faire avec le *das Ding*, avec la Chose qui n'est pas l'objet (sur lequel se fixe l'attention du sujet).

L'objet c'est cet autre imaginaire, l'objet du fondement narcissique, cet autre, qui attire en tant qu'il représente un reflet de sa propre image, l'autre comme objet d'amour narcissique. Ce n'est donc pas le *das Ding*, la Chose. « Cet objet, n'est pas la Chose, n'est pas *das Ding* pour autant qu'elle est au cœur de l'économie libidinale, et la formule la plus générale que je vous donne de la sublimation est ceci qu'elle élève un objet... à la dignité de la Chose. » La sublimation élève un objet à la dignité de la Chose.

Voilà en quoi le *Minnesänger* chante l'amour courtois, l'amour pour la Dame... et est véhiculé dans l'au-delà des cultures qui se suivent dans l'inconscient dit traditionnel, dans la littérature, dans nos rapports à la Dame, avec la femme, dans notre foncière honnêteté, le code moral... dans ce que certains dévoilent sous « absurde », *Minne*, sous les précieux et précieuses.

Est-ce ce quelque chose qui se passe au niveau du rapport de l'objet au désir qui nous intéresse ? Le but, le chemin indiqué par l'objet et celui dévié par des nouveaux *Ziele*, « c'est en tant que ce nouvel objet promu à une certaine époque, est promu à la fonction de la Chose, qu'on peut s'expliquer ce phénomène qui, sociologiquement, se présente, je vous l'assure, et s'est toujours présenté, à ceux qui l'ont abordé, comme franchement paradoxal, de la promotion de tout signe, tout rite, fonction d'échange de thèmes, et spécialement de thèmes littéraires qui ont fait la substance et l'incidence effective de ce rapport humain défini si l'on peut dire selon les lieux et les époques... »

L'objet et la Chose. Quel objet se placera-t-il face à la Chose ? L'objet a une fonction spéciale que la société estime et approuve dans sa fonction d'échange, de rites et d'autres éléments culturelles ou définissant les échanges sociaux. Si l'objet est donc un point de fixation imaginaire et narcissique qui donne satisfaction à une pulsion, l'objet de collection est une toute autre chose.

Lacan parle ainsi de du rapport d'un espace vide et de l'art. L'art s'adresse à un objet pour mettre en évidence, un au-delà de lui, un lieu faisant allusion à la Chose – comme dans le célèbre exemple donné par Lacan : les boîtes d'allumettes qui, alignées de manière spéciale par Jacques Prévert, « ce nouvel objet promu à une certaine époque, est promu à la fonction de la Chose », devenue un objet d'art... « Ce tiroir libéré, et non plus pris dans l'ampleur ventrale, commode, ce fait est quelque chose qui se présente avec un pouvoir copulatoire dont précisément l'image qui nous était dessinée par la composition prévertienne était là tout à fait destinée à la rendre à nos yeux sensibles. » Serait-ce une fine allusion à l'art voilé, qui constituait son fidèle compagnon des séances, l'art de Gustave Courbet : *L'Origine du monde* ? « Eh bien, ce petit apologue de la révélation de la Chose au delà de l'objet vous montre évidemment une des formes, en tout cas la plus innocente, de la sublimation. Peut-être pouvez-vous y voir pointer en tout cas, et sous une forme qui n'était peut-être pas celle qu'on peut attendre d'abord, en quoi, mon Dieu, la société peut s'en satisfaire. Si c'est une satisfaction, dans ce cas en tout cas, c'est une satisfaction qui ne demande rien à personne. »

Texte relu par Patricia Le Coat.

Relecteurs : Érika Croisé Uhl, Dominique Foisnet Latour.